

PHILOSOPHER : DISSOUDRE L'INDICIBLE

Aucun réel n'est unum verum bonum. La réalité qui se pense, le discours réel, ce vrai Tout l'est, lui, qui au fini se montre sous les espèces du réel, du possible, du nécessaire mais qui n'est ni nécessaire ni contingent, il est ce qu'il est, et son concept contient son existence comme son existence contient son concept.

Eric WEIL, « De la réalité. Studi urbinati », Urbino, 1965, in *Essais et conférences, t. 1 : Philosophie.*

La leçon inaugurale de Maurice Merleau-Ponty au Collège de France fut un « Éloge de la philosophie ». Cet éloge concluait que « le philosophe est l'homme qui s'éveille et qui parle et l'homme contient silencieusement les paradoxes de la philosophie, parce pour être tout à fait homme, il faut être un peu plus et un peu moins qu'un homme ».

Comment et pourquoi s'éveille-t-il ? De quoi parle-t-il ? À qui parle-t-il ? Y a-t-il entre l'éveil et la parole un moment particulier ? Que signifie le silence d'avant la parole et le silence qui, présume-t-on, peut la suivre ?

Le silence d'avant ? Il n'y a encore rien à dire, ni pour soi ni pour l'autre, rien d'intéressant en tout cas qui justifie qu'on suspende le bavardage ordinaire.

Le silence d'après ? Tout est dit. Entre les deux, si la chose a lieu, un homme aura éprouvé le besoin de dire tout ce qui, à ses yeux, méritait d'être dit et entendu. Pour lui cela allait peut-être de soi, mais pour cet autre, plus intime à lui que lui-même, cet auditeur attentif ou distrait, qui ne le quitte pas et qui l'écoute penser, celui auquel il a pu fixer la mission d'examiner sa pensée, et de se prononcer sur elle, *ce qu'il a pensé* devait donc s'inscrire dans la parole.

Devant la « surrection » grandiose — l'insurrection ? — de la chaîne des Alpes, Hegel a pu dire froidement, « C'est comme ça ! » Ce qui va

— presque — sans dire, va mieux en le disant. Le passage instantané de l'étonnement à son contraire est devenu parole. Elle coïncide avec le passage, elle l'effectue. La pensée offusquée, écrasée par une impression énorme retrouve dans la parole la calme jouissance d'elle-même.

Le *logos* veut-il absorber tous les chocs de l'existence finie ? Le peut-il ?

Quelle est cette parole ? Un cri ? Un poème ? Un discours ? Une méditation, un dialogue, une confession ? Tout cela à la fois ?

Et qu'est-ce qui rend nécessaire cette parole, échappe-t-elle à la contingence de toutes choses ? Peut-elle démontrer sa propre nécessité quand tant de paroles ne le peuvent ? Qu'est-ce que parler veut dire ?

On sait que le désir de parler est irrépressible quand il s'agit de garder un secret. Mais quel est le secret que ne peut garder pour lui seul celui qui s'éveille et qu'il entend confier à une parole ? Le philosophe avouerait-il le secret de sa vie intérieure ?

Le philosophe serait-il celui dont l'attention, *sa prière naturelle*, découvre une réalité « admirable », qui s'oppose à une image familière du « sommeil » antérieure à l'éveil, à ce rêve bien lié et cependant dénué de tout *cogito*. Cette découverte fait-elle que le monde familier du quotidien se rapproche dangereusement de ce cauchemar du sommeil nocturne, que l'on fuit en se réveillant et en reprenant pied dans la « réalité » ? Mais passer du Charybde nocturne au Sylla diurne ne résout rien.

Peut-être que toute parole philosophique relève de cet étonnement ou de ce scandale, et aussi de l'impatience de la béatitude à trouver si — et seulement si — le sommeil de la raison engendre des monstres. Mais tout sommeil est-il sommeil de la raison ?

C'est dans un songe que Descartes découvre les principes d'une science admirable et le sens de son existence vouée à la refonte de la Science : « *Quod vitae sectabor iter* ». Tout l'individu Descartes, qui veut *se conduire*, s'y concentre en ces quatre mots, il s'y affirme lui, bien avant de se disperser plus tard en de multiples activités utiles au monde des hommes.

La voix de la méditation rêveuse, voix intérieure du sujet méditant lui-même, aura ouvert la voie de la méditation où un sujet, dialoguant avec lui-même au sujet des principes et aussi à son propre sujet, devient le principe.

« C'est vivre les yeux fermés, *sans jamais tâcher de les ouvrir*, que de vivre sans philosopher » dit la célèbre Préface des *Principes de la philosophie*.

Ouvrir les yeux, est en l'occurrence le principe de la visibilité des principes : l'Objet est là, immobile et patient, la lumière est aussi là, mais l'œil reste fermé ou demi-ouvert sur des ombres rassurantes, et il n'aperçoit rien de ce qu'il pourrait voir s'il s'ouvrait complètement. À moins que la lumière offerte ne soit pas la bonne ! Faut-il une lumière externe ou interne ?

Le philosophe cherche une lumière *appropriée* à l'objet : il cherche la lumière naturelle qui lui fasse voir l'objet tel qu'il est en soi... Il veut voir toutes choses en Dieu.

L'Œil, la Lumière, l'Objet aperçu dans la Lumière. Les trois conditions de la « *Théoria* » platonicienne. Elles sont vouées à la fusion trinitaire : trois en Un. Non certes La Trinité chrétienne, mais sans doute une de ses matrices. Une certaine matrice néo-platonicienne de la Trinité.

Quel est Dieu le père ? Quel est le fils ? Quel est le Saint-Esprit ?

La lumière est le principe qui fait l'œil Voyant et l'Objet vu, elle est bien le symbole de Dieu le Père ; la véracité divine assure à l'évidence qu'elle est bien l'Évidence et non une illusion de plus, mais c'est l'œil Ouvert qui s'affirme à la réflexion comme un « fils » engendré par ce Père. Dans le droit fil de son affirmation de soi : *Je pense, Je suis*, le Sujet pose la Condition absolue et inconditionnée de sa liberté : la Lumière est ce qui parfait la voyance, achève l'Acte de l'œil... ; le sujet solipsiste se fait fils de son père. Fils en soi, il n'est père et principe que de sa reconnaissance de fils qui reconnaît son père et, ce faisant, la Lumière divine, Dieu lui-même, fournit l'idée claire et distincte ou l'Idée vraie de lui-même, à savoir l'Objet de la recherche.

L'objet de la philosophie, l'objet recherché, serait donc cette recherche de l'Objet où l'objet ne se séparerait plus de sa recherche : la philosophie serait la recherche de la Vérité qui saurait reconnaître son terme et s'ouvrir à la Présence. Elle a voulu la Présence de l'Un, ou du Bien, convaincue qu'en sa présence, elle saura se taire — le moment venu — pour le laisser briller de lui-même, l'index silencieusement tendu pour le désigner à l'attention des autres.

Entre le silence d'avant et le silence d'après, le « *logos* ». Entre deux silences, l'insurrection du discours pour comprendre la violence insurrectionnelle du monde, l'acheminement vers le : « Cela est » et vers le : « C'est ainsi ». La conversion de la révolte ivre en révolte agissante. Le dévoilement de cette réalité qui appelle et justifie l'Action parce qu'elle en montre le sens. La Réalité « réelle », *wirklichkeit*, non pas l'abstraction vide de l'extériorité muette, mais la plénitude qui contient en elle

le mode d'accès à elle-même, ce langage qui, potentiellement, en dépit ou à cause de tous ses paradoxes, contient le discours.

La Vérité ? L'Objet ? Nous désignons ainsi le Premier Principe qui gît au fond de tous les principes qui relèvent de lui et ont parfois l'audace de vouloir le précéder. Parce que qui est premier pour nous revendique d'être premier en soi. Le Sujet veut être la Substance ! Mais, sans la Substance, y aurait-il un Sujet ? Sans doute faut-il un sujet pour affirmer le Sujet, un autre acte du sujet pour dire que c'est la Substance qui en est la Condition et enfin un troisième acte, le plus développé de l'Esprit, pour dire que le vrai doit être aussi appréhendé comme substance mais *aussi* comme sujet ?

Comme pour la vue la plus ordinaire, l'Objet préexiste à son aperception par l'œil. Il ne « sort » pas de l'activité interne de cet organe, qui rayonnant de lumière, produirait comme un fantôme cohérent et consistant, le pur « phénomène », mais il n'est pas la chose en soi manifestée et cachée par le « phénomène ». Il est la Condition inconditionnée de la manifestation de la chose en soi dans le phénomène. Ainsi n'apparaît-il vraiment que dans sa disparition.

Il est l'Esprit qui travaille à sa propre manifestation et qui se retire de sa manifestation pour frapper la conscience de sa présence par la force même de son retrait. Il est l'invisible Auteur qui ne nous laisse que le texte énigmatique du monde phénoménal.

« Au commencement était le Verbe » dit l'Évangile de Jean. Que dit le Verbe ? Il dit qu'il est redevenu « invisible » aux hommes qui ne l'ont pas reconnu quand il s'est manifesté à eux. Depuis, il fait briller sa présence dans son absence et dans la médiation messagère. Le Verbe dit de lui-même qu'il est l'Être nécessaire en disant « je suis », et même « je suis celui qui suis » : « j'existe nécessairement » : tel est le *Cogito* de Dieu dont je me suis fait l'image en disant : « je pense, je suis ».

Mais combien de temps ? Aussi longtemps que je pense et que je pense ma propre pensée, je suis certain d'exister. Mais je mesure aussi en cet instant que je ne l'ai pas toujours fait, et que les conditions reviendront certainement qui avant me rendaient incertain et qui me restitueront à l'incertitude. Je ne suis pas la Cause de mon existence et je ne puis l'être, je peux seulement affirmer la nécessité d'une telle cause hors de moi.

J'ai enfin « rencontré » mon existence, et cette rencontre n'était pas absolument fortuite, je l'ai librement voulu, mais cela ne me suffit pas, je veux la déduire. Hélas, si je conçois la puissance infinie de Dieu, son omnipotence, mon entendement fini ne conçoit pas tout ce qu'il

peut, et cela m'interdit de déduire tout ce que je rencontre, moi compris, et je peux même me démontrer que je ne le pourrai jamais.

Je veux me savoir nécessaire au monde, mais se savoir fini, c'est savoir qu'on ne peut s'emparer du privilège de Dieu. L'ange rebelle, ce cousin de Prométhée l'a osé, mais il s'est perdu...

J'ai pourtant part à la Raison, j'ai donc part à la sagesse de Dieu même, qui « m'éclaire et tout ce qu'il y a d'intelligence », comme l'écrit Malebranche. Mais des milliers de propos obscurs ont éteint cette lumière et caché ce *logos*. Les vérités que je possède encore restent insoucieuses de se fonder dans leur Principe.

Il est pourtant de l'essence de la Raison de comprendre toutes choses comme nécessaires et non comme contingentes. Ma contingence vécue me donne la nausée, mais je ne puis me déduire, je me rencontre seulement ; je ne peux pas davantage déduire ma participation à la Raison, démontrer le lien *nécessaire* de ma raison à la raison du monde ou de Dieu, elle n'est que le *fait* qui me constitue, moi être fini et raisonnable et elle ne peut devenir l'Absolu qu'elle m'indique seulement.

Elle est la trace en moi de la sagesse de Dieu même, car je ne possède pas toute la Sagesse de Dieu. Je la pense à l'horizon ; ce qui me donne le courage d'exister... puisque je m'en approche quand je comprends *enfin* le sens de tous ces mots qui sortent de ma bouche. Dès que je parle dans le but de dire le vrai, je me « tiens » déjà dans l'infini du discours et je ne veux surtout pas détruire ce qui, à l'instant, me sauve un peu de la finitude.

C'est pourquoi l'idée et le désir d'un Savoir Absolu que je puisse constituer constituent une terrible séduction et il est peut-être bon d'y succomber une fois, de le saisir, et de se situer soi-même dans son autoconstitution, pour mieux le perdre et pour mieux vaincre ensuite l'immortelle tentation.

Mais je reviens et je réfléchis sur le sens de ce projet. Il ne convient pas à l'être fini de rentrer *ainsi* dans la pensée de Dieu. Pourtant la *Logique* de Hegel est bien la colonne vertébrale du système encyclopédique. Sa réalité prouve surtout la possibilité d'un système des pensées humaines, l'Acte de la pensée qui se pense.

Cela approfondit le vieux goût du cercle, de la complétude et de la clôture, qui n'est nullement le goût de la mort s'il demeure, en lui-même, un prélude à l'ouverture.

Mais en dépassant ce système dont *je réfléchis et mesure* la force et la faiblesse je parviens à comprendre mieux mon but : le sujet que je

suis voudrait au terme de son effort de sujet, disparaître dans une totalité discursive qui n'a pas de Sujet, qui n'est ni de moi, ni de toi, ni de lui, mais de nous tous : *le discours universel qui n'a pas de « moi »* et s'énonce ou peut s'énoncer en chacun de ceux qui veulent parler sérieusement, raisonnablement.

À moins que, dans cette « vision de toutes choses en Dieu », je veuille surtout m'apercevoir, *moi* et *ma vision*, sans pouvoir consentir à m'éteindre, moi.

Parler de tout ce qui est, a été et sera. Non de tous les faits, ce serait vouloir égaler la puissance de Dieu. Mais parler de toutes les paroles humaines et du recueil unique de leur « sens ».

La nature me reste cachée. Dieu a une infinité d'Attributs et je n'en connais que deux : l'Étendue et la Pensée. Je ne serai jamais chez moi dans l'étendue infinie qui me donne le vertige et ne me donnera jamais autre chose. Je ne me sens « chez moi » que dans l'attribut de la pensée. Là est toute ma dignité, dit le « roseau pensant » et conscient de sa fragilité.

Fantasmer son corps comme un corps de verre comme le fit Descartes en sa première méditation n'est pas totalement la pure folie qu'il rejette. C'est reconnaître la toute puissance de la Nature qui peut me briser. Mais par la pensée, ma force propre, je la « contiens », et je m'efforce d'opposer à cette nature indifférente des processus très naturels que je commande partiellement.

La pensée s'intéresse donc à elle-même et plus encore elle s'intéresse au « penser », l'activité qui est au cœur de son résultat. Elle veut reconstituer son « drame » en même temps qu'elle veut l'examiner : elle veut dramatiser, se dramatiser, consciente qu'elle est une durée qui peut accéder à la vision, à l'intuition développée d'elle-même.

Au surplus de la jouissance d'exister qu'il procure, si l'on en croit ceux qui l'ont vécu et fait comprendre qu'ils l'ont vécu, un tel « achèvement » pourrait nous « sauver », après ceux-là et comme ceux-là, de l'angoisse de la mort. Philosopher, c'est apprendre à mourir.

Il doit y avoir une sagesse humaine à la portée de l'homme, de l'être fini et néanmoins raisonnable. Une « *Théoria* » de tous les discours qui ont eux-mêmes visé ce but, à leur su ou à leur insu. Une sagesse qui ne soit pas purement contemplative — elle serait alors évasive de ce monde-ci où je vis, travaille, où je parle et j'agis et où je veux dire adieu — mais me fasse comprendre ce que je fais de sensé ici et maintenant en travaillant et luttant, en ce moment d'une Histoire qui me montre et me propose un sens et une orientation.

Dramatiser la pensée, c'est bien simultanément penser et penser « le penser » dans la durée. Puisqu'il s'agit de refaire un « *cosmos* » avec du « *logos* », et que des matériaux existent déjà, il faut les assembler, non dans un récit décousu, un conte plein de bruit et de fureur, mais dans une « Logique » qui fait une unité de la multiplicité des discours qui se sont constitués comme tels, en vue de l'unité. Le *logos* du discours éternel dans son historicité.

Le monde, qui succéderait à ces divers mondes humains nés puis disparus dans le tourbillon de l'histoire, le monde Un, serait ainsi le texte de l'humanité et celle-ci s'y trouverait « chez elle », pour autant qu'elle désire l'être. Certes, la névrose spécifique de la finitude, qu'elle baptise volontiers « réalisme », pourrait la conduire à refouler ce désir d'unité. Mais l'Un se fait à l'insu des ouvriers du discours de l'Un. Il n'est pas leur œuvre ! Ceux qui le font ici et maintenant ne savent pas ce qu'ils font.

Il faut donc examiner si cette ultime cohérence des discours, que je veux faire n'est pas déjà celle déjà faite par l'histoire. Parce que si la « nature des choses » n'est pas un vain mot, qui me désespère ou me console, si l'ordre et la connexion des idées sont la même chose que l'ordre et la connexion des choses¹, on peut considérer l'histoire et la philosophie comme une seule et même chose.

Pour dire encore un mot sur la prétention d'enseigner comment le monde doit être la philosophie, en tous cas, vient toujours trop tard. En tant que pensée du monde, elle n'apparaît qu'à l'époque où la réalité (*wirklichkeit*) a achevé le procès de sa formation et s'est accomplie. Ce que nous enseigne le concept, l'histoire le montre avec la même nécessité : il faut attendre que la réalité ait atteint sa maturité pour que l'idéal apparaisse en face du réel, saisisse le monde dans sa substance et le reconstruise sous la forme d'un empire intellectuel. Lorsque la philosophie peint son gris sur du gris, une forme de la vie a vieilli et elle ne se laisse pas rajeunir avec du gris sur du gris, elle se laisse seulement connaître. La chouette de Minerve ne prend son vol qu'à la tombée de la nuit².

Le monde humain est assez vieux pour que je le connaisse et que je me connaisse en lui. Il est assez jeune pour qu'on le cultive encore. Il n'est pas achevé.

Sans compter que le monde humain est toujours rajeuni par les nouvelles générations. Les individus qui les composent sont rarement invités à mesurer l'actualité des vieux problèmes et des vieilles solutions

1. « *Ordo et connexio idearum idem est ac ordo et connexio rerum.* », SPINOZA, *Éthique*, Livre V.

2. HEGEL, Préface des *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Vrin, p. 58-59.

et ils ne se décident pas à les comprendre en re-parcourant les étapes de leur résolution. En dépit de la croissance exponentielle du loisir de penser, qui justifie la civilisation matérielle, ils n'en usent pas ou pas assez, ou ils renoncent à méditer sur l'usage de l'existence, comme usage de la liberté dans la condition. Ils luttent violemment contre leur mécontentement, mais sans savoir identifier le désir et la peur qui, au cœur d'eux-mêmes, informent cette insatisfaction. Ils ne se comprennent pas. Ils ne comprennent pas non plus le philosophe. Mais lui peut comprendre leur révolte sans issue.

Individus violents, ils le sont, et ils le sont devenus pour eux-mêmes, dès qu'ils mesurent la fragilité et la destructibilité de la communauté « traditionnelle » où la nature des choses humaines les avait insérés, leur permettant de se voir proposer une vie sensée, à condition de nier la mauvaise part d'eux-mêmes. Cette mauvaise part qu'il faut savoir penser, et qui est la violence. À force de la nier dans les individus qui la composent, la communauté l'avait rendu invisible. Mais la communauté s'est décomposée, les « maîtres » ont disparu, l'individu s'est retrouvé seul, exposé à la violence et à sa violence, seul avec sa « mauvaise part ».

En deuil de leur monde, traversés par le ressentiment, fascinés par une quelconque « maîtrise », pourvu qu'elle soit jouissante, c'est cette mauvaise part qu'il leur a fallu identifier maintenant comme la source de leur solitude et de leur malheur : la violence des autres est devenue visible, mais ils n'aperçoivent pas la leur. Rationnelle dans un monde rationnel, mais pas encore raisonnable, leur raison instrumentale, ignore la totalité, mais ne recule pas devant la tentation totalitaire. Ils sont sourds et aveugles au dialogue. Monothéistes d'un intérêt historique qu'ils confondent avec l'Un, le pluralisme cohérent leur est fermé. Ils sont hostiles à la « Théorie » philosophique qui, elle, « aperçoit » l'ennemie de toute vie sensée dans cette violence de l'œuvre qui est à l'œuvre, et qui justifie son œuvre par n'importe quel mensonge, ou, ce qui revient au même, « opère » dans le silence. La philosophie peut penser complètement cette violence rationnelle/irrationnelle comme le facteur de composition et de décomposition de tous les mondes humains.

Car la Raison historique mesure le travail gigantesque des passions, et elle enseigne aussi la fécondité de la révolte légitime contre l'oppression. Or cette violence légitime et féconde ne renonce totalement à la plus mauvaise part d'elle-même que pour en sauver une autre, moins visible... à laquelle elle ne renonce pas, ou pas sincèrement. Rien de grand ne s'est fait sans passion, certes, mais la passion menace

toujours ce qu'elle a su cependant fonder. Elle ne peut ni ne doit produire la vie morale, mais seulement l'ordre politique qui en assure la possibilité. La libre volonté doit persévérer à vouloir la volonté libre, dans ce qui la menace au cœur même de ce qu'elle a fait.

L'objet de la philosophie est de composer le discours de l'humanité qui comprend, aux deux sens de comprendre, tous les discours des hommes : le discours de l'humanité qui veut se comprendre et comprendre ce qu'elle fait dans ce monde et ce qu'elle peut et doit faire de ce monde. Il revient à la liberté de l'individu :

Ou bien... de s'universaliser dans ce discours qu'il produit ou qu'il reprend pour sien, et qui guide et justifie son action.

Ou bien... de le refuser violemment non certes en le discutant, car il serait repris alors par la Logique du discours, et il ne le veut pas, mais en produisant une œuvre, son œuvre, inséparable de lui, et qui à ses yeux n'a pas de valeur universelle, et ne la cherche pas, parce qu'elle le sauve lui et seulement lui.

L'infini du discours, le cercle logique des multiples discours, ouvert à la présence et à l'action, n'abolit pas le fini de la vie, mais il sauve la vie finie de l'asservissante passion de la finitude. La sagesse est la libre jouissance de la vérité ouverte à tous les Mortels.

Albert WIEL

Albert Wiel est professeur de philosophie en classes préparatoires au Lycée Chateaubriand. Auteur de divers articles et conférences, il anime par ailleurs la Société bretonne de Philosophie, qui s'attache à diffuser dans le public la culture et le débat philosophiques.